

Esquisse d'une histoire de la traduction en Afrique

Paul F. Bandia

Volume 50, numéro 3, août 2005

Le prisme de l'histoire
The History Lens

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/011607ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/011607ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0026-0452 (imprimé)
1492-1421 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bandia, P. F. (2005). Esquisse d'une histoire de la traduction en Afrique. *Meta*, 50(3), 957–971. <https://doi.org/10.7202/011607ar>

Résumé de l'article

Cet article a pour but de dresser l'esquisse d'une histoire de la traduction en Afrique subsaharienne qui couvre les périodes-clé de son histoire ainsi que les principales régions du continent. De l'époque précoloniale à l'époque néocoloniale actuelle, la traduction et l'interprétation ont toujours aidé à faciliter la communication entre divers groupes, que ce soit pour faire le lien entre les souverains et leurs sujets, entre les colonisateurs et les colonisés ou encore, aujourd'hui, entre les communautés linguistiques d'une Afrique hautement multilingue et multiculturelle. La traduction a touché tous les secteurs d'activité en Afrique au cours des siècles, tant sur le plan politique qu'administratif, culturel et religieux. Dans ce contexte, la traduction s'est faite entre diverses combinaisons de langues : arabe, langues africaines et langues européennes. On peut compter aussi des formes traditionnelles de traduction intersémiotique. Tracer une histoire de la traduction en Afrique c'est présenter l'histoire riche et complexe de ce continent, de tous les échanges et contacts qui ont forgé son identité et défini son destin.

Esquisse d'une histoire de la traduction en Afrique

PAUL F. BANDIA

Université Concordia, Montréal, Canada
bandia@alcor.concordia.ca

RÉSUMÉ

Cet article a pour but de dresser l'esquisse d'une histoire de la traduction en Afrique subsaharienne qui couvre les périodes-clé de son histoire ainsi que les principales régions du continent. De l'époque précoloniale à l'époque néocoloniale actuelle, la traduction et l'interprétation ont toujours aidé à faciliter la communication entre divers groupes, que ce soit pour faire le lien entre les souverains et leurs sujets, entre les colonisateurs et les colonisés ou encore, aujourd'hui, entre les communautés linguistiques d'une Afrique hautement multilingue et multiculturelle. La traduction a touché tous les secteurs d'activité en Afrique au cours des siècles, tant sur le plan politique qu'administratif, culturel et religieux. Dans ce contexte, la traduction s'est faite entre diverses combinaisons de langues : arabe, langues africaines et langues européennes. On peut compter aussi des formes traditionnelles de traduction intersémiotique. Tracer une histoire de la traduction en Afrique c'est présenter l'histoire riche et complexe de ce continent, de tous les échanges et contacts qui ont forgé son identité et défini son destin.

ABSTRACT

This paper aims to present an overview of the history of translation in Sub-Saharan Africa, and attempts to cover the major periods of its history and the main regions of the continent. From precolonial times to today's neocolonial period, translation and interpreting have always played a major role in enabling communication between disparate groups such as between kings and their subjects, colonizers and colonized, or in more contemporary times, between linguistic communities in a highly multicultural and multilingual Africa. Over the centuries, translation has been involved in many key sectors of activity in Africa ranging from politics and administration to culture and religion. Translation in this context has involved a great variety of language combinations between African languages, European languages and Arabic, as well as some traditional forms of intersemiotic translation. The history of translation in Africa reflects the rich and complex history of the continent and the various linguistic and cultural contacts and exchanges that have shaped and defined its destiny.

MOTS-CLÉS/KEYWORDS

Afrique subsaharienne, traduction postcoloniale, tradition orale, langues vernaculaires, traducteurs-performeurs

Les premières tentatives d'élaboration d'une histoire générale de la traduction en Afrique se sont faites dans les années 1990 dans le cadre de projets de grande envergure subventionnés par l'Unesco sous l'égide de la Fédération internationale des traducteurs (FIT). Ces efforts ont donné lieu entre autres à l'ouvrage *Les traducteurs dans l'histoire* (1995), publié aux Presses de l'Université d'Ottawa, sous la direction de Jean Delisle et Judith Woodsworth¹.

Quelques travaux ponctuels sur la traduction anthropologique ou ethnographique, la transcription de la tradition orale ou l'écriture évangélique en langues africaines avaient été publiés auparavant mais pas dans un cadre formel visant à élaborer une histoire de la traduction en Afrique. L'ouvrage de Delisle et Woodsworth avait pour ambition de couvrir un large éventail de cas de l'histoire de la traduction dans le monde. On y retrouve quelques passages sur l'Afrique, mais ceux-ci ne reflètent pas adéquatement la richesse et la complexité de l'histoire de la traduction sur ce continent. À notre connaissance, il n'existe donc pas encore d'ouvrage portant sur l'histoire générale de la traduction et de l'interprétation en Afrique, mis à part quelques articles et travaux portant sur des cas particuliers ou sur certaines pratiques spécifiques à certaines régions².

Soulignons finalement que l'histoire de la traduction comme domaine de recherche et d'enseignement en traductologie est relativement jeune et tente encore de définir ses objectifs et sa méthodologie. Ceci peut expliquer la difficulté de constituer l'histoire générale de tout un continent.

Cet article se veut l'esquisse d'une histoire générale de la traduction et de l'interprétation en Afrique. Les époques-clés et les événements majeurs qui ont marqué l'histoire de ce continent y seront abordés. Nous tenterons de situer cette histoire au-delà des particularités régionales et de faire le point sur la situation de la traduction et l'interprétation en Afrique en ce début de *xxi*^e siècle. Cette histoire, tout comme l'histoire du continent lui-même, est longue et complexe, débutant à l'époque précoloniale et se poursuivant à l'époque coloniale, postcoloniale et néocoloniale, plusieurs décennies après les indépendances. Ces époques-clés qui ont profondément marqué l'histoire du continent africain servent de point de repère permettant de cerner les grandes mutations de l'activité traduisante sur le continent. Traduire c'est communiquer avec l'autre, l'étranger, dont la présence est manifeste dans l'épithète « colonial » qui semble situer l'histoire africaine toujours par rapport à l'autre-colonisateur ou l'autre-impérialiste. Pourtant, l'histoire de la traduction, du moins dans son aspect de communication interculturelle, ne commence pas nécessairement avec l'impérialisme de l'autre, car bien avant l'arrivée des Arabes et ensuite des Européens, il existait plusieurs formes et pratiques de la traduction en Afrique. L'activité traduisante en Afrique subsaharienne remonte aussi loin que l'acte communicatif lui-même. De nombreux travaux ont démontré que le multilinguisme fait partie de l'essence même de l'Afrique subsaharienne (Greenberg 1955 ; Senghor 1956 ; Armstrong 1967). Étant donné la multiplicité de communautés ethniques et linguistiques dans la région, la traduction a toujours existé et continue de faire partie du quotidien. Il ne s'agit pas cependant de minimiser l'impact de l'ingérence des Arabes ou de la colonisation européenne sur l'activité traduisante en Afrique car elles ont profondément marqué l'histoire du continent tant sur le plan linguistique que culturel. L'impact de la colonisation se fait sentir bien au-delà de son époque puisqu'elle a eu des conséquences sur les pratiques de l'époque postcoloniale. D'autre part, l'époque néocoloniale de l'histoire de la traduction en Afrique est marquée par un désir profond d'internationalisation du métier de traducteur qui œuvre maintenant dans un marché mondialisé.

Ainsi, la traduction a joué un rôle majeur dans la survie politique, économique et culturelle des peuples de l'Afrique à toutes les époques de son histoire.

L'époque précoloniale

Les recherches dans le domaine de l'histoire orale, en particulier les travaux de Vansina (1985), Bascom (1964, 1965), Finnegan (1970) et Okpewho (1992), ont fourni des informations précieuses sur l'histoire de la traduction en Afrique précoloniale. Les missionnaires européens et les explorateurs ont aussi décrit certains aspects de la tradition orale africaine dans la période qui a suivi les premiers contacts entre l'Europe et l'Afrique.

Étant donné son caractère préhistorique, c'est-à-dire une histoire au départ presque entièrement non écrite, l'histoire ancienne de l'Afrique a surtout été transmise par la tradition orale de génération en génération. Dans cette tradition, la personne qu'on a parfois appelée « linguiste professionnel » se rapproche dans une certaine mesure du traducteur/interprète d'aujourd'hui. Il s'agit en quelque sorte d'un porte-parole officiel d'un village ou d'une ethnie. On le croyait doué d'un talent spécial pour la narration de l'histoire et de la culture et il était ainsi chargé de préserver en mémoire le patrimoine de son peuple. Dans la plupart des sociétés africaines, le « linguiste professionnel » appartenait à une lignée d'orateurs doués. Plusieurs travaillaient à la cour des grands rois des royaumes du Mali, du Zimbabwe ou du Ghana, parmi d'autres. Ces linguistes jouissaient d'une position privilégiée dans la société et d'un certain pouvoir politique, étant porte-parole des chefs et des rois. Danquah (1928 : 42) indique que non seulement le « linguiste » ashanti était-il chargé de répéter clairement les mots de son chef pour que l'audience comprenne le message en lui conférant l'autorité voulue, mais on s'attendait aussi à ce qu'il améliore le discours d'un chef manquant d'éloquence. Cependant, en aucun cas il ne devait en modifier le contenu. Il pouvait simplement rallonger ou restructurer les phrases tout en y insérant quelque commentaire ou réflexion humoristique ou philosophique, des touches qui valaient au linguiste et à son chef d'être célébrés pour leur ingéniosité. Chez les ethnies qui se trouvent de nos jours dans la sphère francophone, ces « linguistes » étaient appelés *griots*. Les griots étaient reconnus pour leur habileté à parler plusieurs langues et grâce à leur rôle d'interprète, la poésie d'une culture pouvait être diffusée sur un vaste territoire, touchant plusieurs langues et cultures. On doit la survie des récits épiques africains en grande partie à ces griots.

Le langage hautement ésotérique qu'employaient les chefs traditionnels ou les sages dans l'Afrique traditionnelle rendait souvent nécessaire la médiation d'un interprète pour faciliter la communication entre le pouvoir et le peuple. Les interprètes étaient parfois requis pour simplifier le langage qu'utilisaient les membres de sociétés secrètes ou pour embellir les discours prononcés lors d'événements publics tels que les sermons, les incantations religieuses ou les mariages. Le langage utilisé lors de ces cérémonies suivait des conventions de style rigides, et une phraséologie préétablie, incorporant proverbes et mots de sagesse inconnus des non-initiés. Le rôle de médiateur entre les classes dirigeantes et le peuple que jouaient les interprètes leur procurait beaucoup de respect dans ces sociétés hautement organisées et hiérarchisées. Cependant, ils formaient une classe à part que l'on redoutait aussi et dont on se méfiait.

Une autre forme de « traduction » répandue en Afrique précoloniale est associée au langage des tambours et du tam-tam. Il s'agit d'un type de communication où l'instrument est utilisé pour transmettre un message au lieu de la parole. Les instruments reproduisent le ton et le rythme de la parole. Cela est donc une forme de

communication linguistique puisque le message peut se « traduire » à l'aide de mots. Ceci est possible parce que les langues africaines sont des langues à tons et le langage des tambours s'appuie sur la structure tonale des mots à transmettre. Le tam-tam (ou parfois le xylophone) est utilisé pour communiquer à distance, convoquer une assemblée du village, annoncer un grand événement ou même dialoguer avec un village avoisinant. Ce moyen de communication permet la transmission instantanée des messages sur un large territoire, et épargne à l'homme l'effort qu'aurait nécessité une situation de communication verbale ou écrite.

L'Afrique précoloniale a sans doute aussi connu une riche tradition écrite, bien que les chercheurs ne s'entendent pas tous sur ce point. En effet, pour certains, l'écriture de la tradition orale n'aurait été possible qu'avec l'arrivée des Arabes au ix^e siècle et des Européens au xv^e siècle. D'autres soutiennent pourtant que de nombreuses conventions d'écriture existaient déjà en Afrique bien avant ces incursions étrangères. Ils citent les cultures alphabétisées de la vallée du Nil, les civilisations nubienne, pharaonique, méroé, éthiopienne et kush. Il s'agit d'un débat important parce que ceci indiquerait la présence de documents littéraires et scientifiques écrits et traduits en Afrique bien avant la venue d'étrangers. Un système d'écriture à base de pictogrammes était couramment utilisé en Afrique précoloniale et les spécialistes de l'histoire ancienne de l'Afrique se sont souvent basés sur les travaux d'experts qui savent déchiffrer cette forme d'écriture. Une grande partie de l'histoire ancienne de l'Afrique a été reconstituée à partir de la traduction systématique de tels pictogrammes en alphabet arabe ou romain. Ce type de traduction érudite est encore pratiqué dans certaines parties de l'Afrique malgré la présence de systèmes d'écriture à base d'alphabet romain ou arabe. Mveng (1980 ; 1990) fait référence aux traces d'écriture picturale chez les Akan, les Ashanti, les Adinkra et les Baoulé du Ghana ainsi que chez les Bamiléké et les Bamoun du Cameroun et les Baluba et Bakuba du Congo (Zaire).

On pense que les hiéroglyphes en Égypte et les langues amhariques de l'Éthiopie ont été écrits longtemps avant l'arrivée des premiers étrangers en Afrique³.

L'époque coloniale (xv^e siècle – moitié du xx^e siècle)

L'époque coloniale débute avec la première rencontre entre les Africains et les Européens au xv^e siècle et prend fin avec le mouvement de décolonisation des années 1950 qui a précédé l'indépendance des pays africains. L'histoire de la traduction en Afrique à cette époque couvre deux grandes périodes : (a) l'arrivée des Européens au xv^e siècle et l'essor de la traite des esclaves ; et (b) la période dite de la « préindépendance » débutant au xix^e siècle et caractérisée par le partage de l'Afrique.

L'arrivée des Européens

On attribue souvent aux Portugais les premiers contacts entre l'Europe et l'Afrique noire. Les marins portugais auraient atteint le fleuve Sénégal en 1445 alors qu'ils cherchaient un passage maritime vers l'Inde. Les Arabes étaient déjà présents sur le continent depuis plusieurs siècles mais l'arrivée des Européens stimula encore davantage les échanges commerciaux qui existaient auparavant. Ceci donna lieu à un besoin aigu de traducteurs et d'interprètes pour assurer la communication entre Africains de langues différentes, entre Africains et Européens, et entre Africains et Arabes.

Une fois que les Portugais eurent assuré leur présence sur le continent, ils commencèrent à enseigner l'écriture (en alphabet romain) aux Africains. Les premières traductions de littérature africaine en langue européenne se firent vers le portugais. Il y a d'ailleurs des preuves historiques que la littérature africaine traduite en portugais vit son apogée au ^{xix}^e siècle. Les premiers missionnaires portugais tenaient à offrir aux Africains un enseignement de niveau au moins primaire. Quelques écoles furent établies par les Jésuites qui enseignaient le portugais et le latin et qui montraient un certain intérêt pour les langues africaines. Les missionnaires ont vite pris conscience qu'ils pourraient mieux répandre l'Évangile chez les Africains par le biais des langues locales. Ceci les amena à développer des systèmes d'écriture pour ces langues orales. Des dictionnaires, des grammaires et des catéchismes apparurent en deux, trois ou même quatre langues. Ces travaux des Portugais et les écoles qu'ils fondèrent inspirèrent, plus tard, le mouvement littéraire connu sous le nom de Groupe de 1880 (Hamilton 1975). Le mouvement de 1880 lança une revue bilingue (portugais/kimbundu) intitulée *O Echo de Angola* (L'Écho de l'Angola), dans laquelle furent publiés parmi les tout premiers textes traduits d'une langue européenne vers des langues africaines. De ce groupe de 1880 est issu l'un des premiers traducteurs/terminologues de l'Afrique, Joaquim Dias Cordeiro Da Matta, auteur de *Philosophia popular em proverbios angolanos* (*Philosophie populaire dans les proverbes angolais*). Il s'agissait d'une collection de proverbes et de devinettes kimbundu traduites en portugais. Da Matta publia aussi un dictionnaire kimbundu-portugais que l'on considère encore comme un « monument d'érudition » (Hamilton 1975: 15). Toutefois, l'approche coloniale assimilatrice et ethnocentrique adoptée par les autorités portugaises eut raison de tous ces travaux des premiers missionnaires catholiques qui auraient pu donner naissance à une florissante littérature africaine s'ils n'avaient été supplantés par des textes en langues européennes plus tard.

Quelques Africains qui furent asservis puis éduqués produisirent des travaux en latin que l'on considère comme étant des traductions de la tradition orale. On peut citer le cas de Juan Latino, un esclave noir qui entra au service d'un général espagnol en 1530 et qui devint professeur de latin à l'université de Grenade. La poésie panégyrique qu'il écrivit semble être une simple « transposition » du modèle africain de poème d'éloge qu'il aurait adapté au contexte européen. Latino écrivit surtout en latin comme l'exigeait la tradition de l'époque. Bien qu'esclave, Juan Latino, comme bien d'autres latinistes, contribua au développement de la littérature et de la pensée classiques. Ces faits furent découverts par le chercheur et historien africain Cheikh Anta Diop vers le milieu du ^{xx}^e siècle (voir Diop 1974).

La tradition de l'écriture africaine en latin s'estompa vers la fin du ^{xvi}^e siècle, alors que la traite des esclaves s'intensifiait et que les Noirs étaient souvent privés d'éducation. Certaines nations du Nord s'étaient maintenant jointes à ce commerce de plus en plus lucratif. Les commerçants hollandais devinrent particulièrement actifs dans ce commerce et les quelques savants d'origine africaine dont les travaux pourraient nous éclairer sur l'histoire de la traduction à cette époque furent surtout instruits en allemand et en hollandais. C'est le cas de Amo, par exemple. Né en 1703 sur le territoire de l'actuel Ghana, il fut envoyé en Hollande par un pasteur de l'église réformiste hollandaise où un noble allemand le prit sous sa protection et lui permit d'étudier à l'université sous Christian Wolff, un disciple connu de Leibniz. Cet esclave africain devint ainsi un philosophe érudit qui, dit-on, savait parler l'allemand, le

hollandais, le français, le latin, le grec et l'hébreu. Après avoir enseigné à l'Université de Wittenberg et à l'Université de Jena et avoir servi de conseiller à la cour de Frédéric II de Prusse, Amo rentra dans son Afrique natale.

Par ailleurs, Gérard (1986) fait mention d'un alphabet africain créé par le sultan Njoya (1865-1933) du peuple bamoun du Cameroun. Le sultan avait appris l'existence de l'aphabet arabe par les marchands hausa et les émirats fulani voisins. Avec l'arrivée des Allemands en 1899, Njoya se rendit compte que les Européens avaient une forme d'écriture différente. Plein d'admiration pour ce moyen de communication, il demanda à certains de ses conseillers de créer un alphabet iconographique. En 1918, on avait déjà des centaines de signes nouveaux avec un sens phonétique. On utilisa ce nouveau système pour rédiger un manuscrit de 548 pages sur l'histoire et les coutumes du peuple bamoun. Comme bien des dirigeants en Afrique traditionnelle, le sultan Njoya voulait un langage secret ou ésotérique qui serait tout à fait inaccessible à ses sujets. Ayant appris un peu d'allemand, de français et d'anglais des missionnaires allemands de la mission de Basel, il créa une nouvelle langue à partir de celles qu'il avait apprises en assignant des sens tout à fait arbitraires aux mots et en intégrant un vocabulaire bamoun dont le sens avait aussi été modifié. Le manuscrit sur l'histoire et les coutumes bamoun fut donc traduit dans cette langue « privée ».

C'est par le biais de la traduction religieuse que les œuvres de tradition chrétienne, musulmane et africaine ont cherché à s'imposer. Ainsi, dès leur arrivée en Afrique, les missionnaires européens s'engagèrent dans la traduction de l'Évangile vers les langues africaines dans le but de répandre le christianisme. Une vaste entreprise de traduction religieuse en langues africaines fut donc lancée. Les premières traductions de la Bible en langues africaines apparurent vers le ^{xvii}^e siècle. Nama (1993 : 420) observe que vers 1658, la langue ge parlée par les Éwé (République du Bénin) figurait dans un document important, *Doctrina Cristiana*, un manuel à l'usage des missionnaires. Cependant, il fallut attendre le ^{xix}^e siècle pour que soient publiées à plus grande échelle des traductions de la Bible en langues africaines. Par ailleurs, le retour en Afrique de certains esclaves affranchis a contribué de façon significative à la documentation et à l'écriture de textes ou de récits dans un langage qui est à la base d'une variété de créole appelé krio parlé au Libéria et en Sierra Leone. Ces esclaves affranchis et leurs descendants ont largement contribué à l'évangélisation chrétienne de l'Afrique de l'Ouest (voir Gérard 1986).

Bien que la présence de l'islam en Afrique subsaharienne remonte à environ 800 ans ap. J.-C., sa diffusion ne s'est faite qu'en arabe. Bien avant l'arrivée des Européens, les Berbères de l'Afrique du Nord n'avaient ménagé aucun effort pour répandre l'islam en Afrique, ce qui a sans doute occasionné des activités de traduction entre l'arabe et les langues africaines. Le Coran ne fut traduit en langues africaines que beaucoup plus tard, dans un effort pour conquérir le cœur et les esprits des populations locales. Le Coran fut ainsi traduit entre autres en hausa et en yoruba. On pense aussi que certains textes islamiques furent traduits en ajani (yoruba écrit en alphabet arabe) par les « malams » et que certaines de ces traductions ont été effectuées bien avant l'adoption de l'alphabet romain. Il émergea alors une classe d'Africains ayant une parfaite maîtrise de l'arabe et d'une ou plusieurs langues africaines, ce qui contribua aussi à l'essor de l'activité traduisante dans ces régions.

Sous la rubrique de l'administration se trouvaient deux tendances principales, soit la traduction purement administrative de besoins civils et la traduction anthropo-

logique. Il faut signaler qu'un bon nombre de colons administrateurs se passionnaient pour l'anthropologie peu importe leur vocation d'origine. De plus, l'anthropologie était conçue comme le moyen de bien comprendre et connaître les indigènes pour mieux les gouverner. La traduction anthropologique était souvent effectuée par des indigènes sollicités par les colons comme traducteurs/interprètes informateurs. Ces traducteurs indigènes étaient appelés non seulement à traduire ou à interpréter les éléments de la tradition orale, mais également à participer à l'étape de l'analyse de ces traditions orales. Pour les besoins de l'enregistrement et de la transcription de ce discours oral à l'écrit, les interprètes indigènes étaient parfois appelés à faire une performance de ces « textes » afin de permettre à l'anthropologue une meilleure notation des subtilités de la narrative orale. Ainsi se développa une classe de traducteurs-performeurs dont le métier a subsisté jusqu'à nos jours, surtout avec l'arrivée des médias audio et télévisuels.

Le partage de l'Afrique

La conférence de Berlin sur le partage de l'Afrique noire (1884-1885) donna le signal de départ pour la colonisation à grande échelle du continent. À partir de 1890, l'Afrique a été découpée selon les sphères d'influence européennes, sans aucune considération pour les frontières naturelles ou ethniques. La naissance de littératures africaines en portugais, en anglais ou en français est le résultat de la domination coloniale européenne qui suivit cette « bousculade pour l'Afrique ».

L'histoire de la traduction en Afrique à cette époque est étroitement liée aux politiques adoptées par les administrations coloniales européennes. Alors que la France et le Portugal avaient adopté une politique d'assimilation des « indigènes », la Grande-Bretagne préférait l'*indirect rule*, une approche indirecte de l'administration et du pouvoir. Ces politiques peuvent expliquer la carte linguistique de l'Afrique. Dans les colonies françaises et portugaises, l'éducation en langue vernaculaire était quasi inexistante, alors que dans les colonies anglaises, elle était encouragée, bien que ce fût pour des raisons d'opportunisme.

La littérature en langues vernaculaires était surtout encouragée par les missionnaires protestants dont l'objectif principal était la conversion des Africains vers le christianisme. Il subsiste de cette période un volume important de littérature en langues africaines, dont le but unique était de répandre l'Évangile. Néanmoins, dans les régions sous domination britannique, on a vu naître très tôt une tradition littéraire bilingue, avec au départ des ouvrages en langues vernaculaires puis, plus tard, des œuvres écrites en anglais.

Les Français, de leur côté, se soucièrent plutôt de créer une sorte de « France outre-mer » où les sujets coloniaux devaient se transformer en bons citoyens de la France, maîtrisant parfaitement la langue et la culture françaises. Les quelques tentatives par des Africains de produire des œuvres écrites en français furent cependant vouées à l'échec au tout début. Leur travail n'était pas pris au sérieux parce qu'on considérait que leur français n'était pas parfait. Cette attitude, adoptée entre autres par l'Académie française, a rendu la tâche plus ardue pour les colonisés de l'Afrique française, qui ne pouvaient pas « traduire » leur tradition orale en français avec la flexibilité et l'ingéniosité dont jouissaient leurs pairs anglophones. Par conséquent, de cette époque, il reste beaucoup plus d'ouvrages de facture locale en anglais qu'en français.

L'époque coloniale marqua aussi le déclin du « linguiste professionnel » ou griot. Jadis révérend et craint pour son influence politique, ce pionnier de la traduction et de l'interprétation en Afrique vit son rôle diminué à celui de simple guide pour le maître colonial. On faisait parfois appel à ses services lors d'expéditions coloniales pour « traduire », agir en médiateur et conseiller les colons. On s'attendait à ce qu'il ait une parfaite connaissance du territoire et l'endurance nécessaire pour entreprendre ces longs périple, souvent périlleux. Bien qu'encore respecté pour ses liens avec les colons européens et ses connaissances (souvent rudimentaires) d'une langue européenne, le linguiste professionnel était souvent méprisé par les populations locales et même considéré comme un traître pour avoir donné accès aux colons aux secrets et traditions tribales. Le linguiste professionnel n'était plus qu'un pion au service des colons européens, dont on pouvait facilement se débarrasser une fois sa tâche accomplie.

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, il y eut en Europe une vague de romantisme libéral et une fascination pour toutes les formes de symbolisme. Ceci donna lieu à un regain d'intérêt pour les traditions orales de cultures non occidentales (Horton 1973). Comme la plupart des sociétés préindustrielles, l'Afrique se vit l'hôte d'une succession de chercheurs Occidentaux voulant étudier son folklore. Cependant, leurs sources de données sur la tradition orale africaine étaient indirectes et inadéquates. N'ayant pas accès aux techniques d'enregistrement d'aujourd'hui, ils devaient se fier à des transcriptions peu fiables des littératures orales qu'ils étudiaient. Ces transcriptions étaient souvent le travail d'écoliers ou d'Africains au service d'Européens qui n'avaient pas les talents d'orateurs de ceux qui avaient produit ces récits. Souvent, les traductions et transcriptions étaient sujettes à des adaptations pour satisfaire la soif d'exotisme du public occidental. Ce n'est que vers la fin de l'époque coloniale que la tradition orale africaine a été rendue accessible au public sous une forme plus authentique grâce au travail d'écrivains africains bilingues et biculturels.

L'époque postcoloniale

Les années entourant les indépendances, soit les décennies 1950 et 1960, virent l'émergence d'une nouvelle étape dans l'histoire de la traduction en Afrique. On pratiquait à cette époque trois types principaux de traduction : la traduction religieuse, la traduction littéraire et la traduction administrative pour la fonction publique.

La traduction religieuse qui avait débuté à l'époque coloniale se poursuivit dans la période postcoloniale. Les missionnaires européens continuaient d'apprendre les langues locales afin de poursuivre leur travail d'évangélisation, surtout pour pouvoir traduire la Bible et d'autres textes religieux. Parmi les pionniers de la traduction biblique on compte S. W. Koealle, J. F. Schon et l'évêque nigérian Samuel Ajayi Crowther, reconnu pour sa traduction de la Bible en ibo et en yoruba. Jusqu'à présent, la Bible a été traduite en plus de 100 langues africaines. Les mouvements évangéliques, surtout américains, et des groupes bien organisés et subventionnés tels que The American Bible Society ayant pour tâche de traduire les évangiles en langues africaines ou en langues hybrides de grande diffusion (le pidgin, par exemple) ont continué de sillonner le continent. Le célèbre linguiste-traductologue Eugene Nida est une figure de proue de cette organisation et a lui-même participé à ces activités de traduction en Afrique, plus récemment à Édéa au Cameroun (Nama 1993 : 420). Bien

que la plupart des traductions de la Bible en Afrique soient en langues vernaculaires, des traductions en pidgin existent dans plusieurs régions de l'Afrique de l'Ouest.

L'époque postcoloniale vit naître une nouvelle classe d'écrivains africains, à la fin des années 1950 et au début des années 1960. Ces écrivains maîtrisaient parfaitement la langue européenne dans laquelle ils écrivaient et le langage de la tradition orale africaine dont ils étaient issus. Les récits de la tradition orale récoltés pendant la période coloniale présentaient souvent un paradoxe pour les traducteurs en ce qu'ils étaient souvent produits par l'entremise de scribes coloniaux dans le langage de l'administration coloniale. Les efforts des colons pour traduire et transcrire ces récits ont au mieux produit des versions « colonisées » de cette littérature. Désireux de corriger les erreurs du passé et de donner l'heure juste, une nouvelle génération d'écrivains africains s'engagea donc à « traduire » certains de ces discours de la tradition orale africaine en langues européennes. Ainsi, on compte parmi eux des écrivains de l'Afrique francophone tels le poète sénégalais Birago Diop, connu pour sa collection de nouvelles intitulée *Nouveaux contes d'Amadou Koumba* (1961), et l'Ivoirien Bernard Dadié, auteur des *Légendes africaines* (1973), sans oublier l'épopée de Chaka le roi zulu traduite par le Sénégalais Léopold Sédar Senghor, et la légende de Soundiata Keïta.

Un phénomène similaire se produisit en Afrique anglophone. En Afrique de l'Ouest, par exemple, Amos Tutuola avec *The Palm-Wine Drinkard and his Dead Palm-Wine Tapper in the Dead's Town* (1952) fut parmi les premiers à produire ce genre d'œuvre de fiction. Le mot « drinkard » est une forme altérée du mot drunkard qui signifie « soûlard ». L'auteur tente ici d'imiter le langage d'un soûlard illettré. Dans l'ensemble, ces œuvres d'écrivains africains anglophones et francophones sont essentiellement des traductions libres de discours issus de la tradition orale africaine. Tutuola, par exemple, a fait une traduction littérale de la mythologie yoruba en anglais. Le résultat du travail de ce fonctionnaire n'ayant qu'une éducation de niveau élémentaire fut un curieux mélange de schémas syntaxiques yoruba et anglais, ce qui sut attirer l'attention des lecteurs européens.

Au-delà de telles « traductions » de la tradition orale africaine, les œuvres d'auteurs parmi lesquels on compte Achebe, Senghor, Okara et Soyinka, ont aussi été traduites vers plusieurs langues européennes. Il reste cependant que la traduction littéraire n'est pas lucrative en Afrique. Il arrive à l'occasion qu'une maison d'édition spécialisée en littérature africaine en langues européennes fasse appel aux services d'un traducteur, mais cela est assez rare et le travail revient souvent aux traducteurs européens plutôt qu'africains.

D'autre part, la situation en Afrique de l'Est a été grandement influencée par ce que l'on a décrit comme le triple héritage de cette région : l'Afrique, l'Islam et l'Europe. Bien qu'il y ait eu de nombreuses traductions de la tradition africaine vers les langues européennes, peu de littérature européenne a été traduite en langues africaines et presque aucune traduction ne s'est faite entre langues africaines. La littérature ethno-africaine reflète les divisions ethniques en Afrique de l'Est, entre les Kikuyu, Baganda, Chagga, Acholi et Luo, qui ont produit des littératures clairement distinctes. L'Ougandais Okot p'Bitek est bien connu pour sa traduction du poème « Song of Lawino » en anglais, poème qu'il avait lui-même écrit en langue acholi. Le poème fut ensuite traduit en français, en espagnol et en portugais. L'œuvre de p'Bitek a eu un impact beaucoup plus grand dans sa traduction que dans sa version originale en acholi. p'Bitek est aussi

un éminent terminologue qui arrive à rendre ses traductions de l'acholi accessibles aux lecteurs d'autres langues en leur fournissant un glossaire analytique des mots et expressions acholi qui n'ont pas d'équivalent en anglais.

L'auteur kenyan Ngugi Wa Thiong'o, qui a écrit en anglais pendant plusieurs années, devint frustré de l'incapacité de la langue anglaise à exprimer les réalités et l'essence même de sa culture. Il décida donc de ne plus écrire que dans sa langue maternelle, le kikuyu, pour ensuite traduire lui-même ses œuvres vers l'anglais. C'est le cas, par exemple, de son dernier roman, *Devil on the Cross* (1980).

On a vu aussi des traductions entre les langues africaines et l'arabe. Le swahili est essentiellement le produit du contact entre l'Islam et la civilisation bantoue. Un grand nombre d'écrits en langues africaines ont été traduits en swahili. L'héritage afro-islamique en swahili a été traduit en anglais par des chercheurs tels Lyndon Harries, James de Vere Allen, Ibrahim Shariff, Jan Knappert et d'autres (Gérard 1986 : 1049). Il y a eu aussi des traductions de l'anglais vers le swahili. On compte entre autres la fameuse traduction du *Julius Caesar* et du *Merchant of Venice* de Shakespeare par Julius Nyerere (le président fondateur de la Tanzanie). Ces traductions ont été acclamées par un vaste public puisque le swahili est devenu une lingua franca pour plus de cent millions de locuteurs en Afrique de l'Est. L'importance du swahili comme lingua franca sur un si vaste territoire a été l'argument de Minha (1970) en faveur d'une littérature écrite en swahili et de la traduction des grandes œuvres de la littérature du monde vers le swahili. À la différence des autres régions de l'Afrique subsaharienne où il n'existe pas de langue locale à si grande portée internationale, l'Afrique de l'Est jouit de l'unique privilège d'avoir le swahili comme langue internationale, jouant le rôle que des langues étrangères doivent jouer sur le reste du continent.

Depuis l'indépendance, la traduction administrative a continué de prendre de l'importance, alors que les gouvernements des États africains tentaient de s'adapter à une bureaucratie occidentale laissée comme héritage colonial. Alors que la plupart des pays africains devenaient indépendants dans les années 1960, ils se retrouvèrent avec des situations linguistiques complexes qui ne pouvaient que souligner la nécessité de faire appel à des traducteurs et interprètes. La plupart de ces pays nouvellement indépendants avaient déjà un paysage linguistique multilingue au sein de leurs frontières, auquel s'ajoutait une et parfois deux langues coloniales. Celles-ci, bien qu'étrangères, devenaient langues officielles de ces pays. Ironiquement, alors qu'on aurait pu s'attendre dans une situation postcoloniale à un essor de la traduction entre langues africaines, c'est plutôt dans deux directions seulement que se développa la traduction en Afrique à cette époque : des langues africaines vers les langues européennes et vice versa, et entre langues européennes. Devant la nécessité de composer avec les relations internationales et les marchés mondiaux, les pays africains ont senti l'urgence de communiquer non seulement avec les autres nations du continent mais aussi avec le monde entier, plus particulièrement avec les anciennes métropoles. C'est dans ce contexte que la traduction entre langues européennes se développa en Afrique dans le domaine des affaires étrangères, de l'administration, de l'économie et de la culture.

L'époque néocoloniale

L'époque néocoloniale désigne le contexte actuel en Afrique, plusieurs décennies après les indépendances. Plusieurs organisations économiques et internationales ont été

créées afin d'améliorer la coopération entre les États africains, augmentant ainsi la nécessité de faire appel à des traducteurs de langues européennes. Quand l'Organisation de l'unité africaine (OUA) fut fondée en 1962, l'anglais, le français, le portugais, l'espagnol et, dans une moindre mesure, l'arabe ont été déclarées langues officielles de travail. La décision d'utiliser des langues européennes plutôt que des langues africaines comme moyen de communication entre les pays membres fut sévèrement critiquée par plusieurs qui y voyaient un signe du sort qui attendait l'Afrique.

La Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (CEDEAO) réunit 16 pays qui ont adopté l'anglais et le français comme langues de travail. D'autres organisations telles que le Centre du riz pour l'Afrique (ADRAO) et l'Association internationale de la sécurité sociale (AISS), pour n'en nommer que deux, ont fait de même. Ces organisations presque sans exception font appel surtout à des traducteurs et interprètes travaillant en langues européennes.

Formation des traducteurs

Dans les premières années qui suivirent les indépendances, les gouvernements de style occidental au pouvoir dans plusieurs pays d'Afrique reçurent l'héritage des langues coloniales sans le personnel ou l'infrastructure nécessaire pour s'acquitter de l'immense travail qu'imposait le nouveau contexte linguistique. Il arrivait souvent que des fonctionnaires ayant à peine terminé leur cours primaire, et ayant une connaissance limitée des langues européennes, soient appelés à traduire. Mais avec le temps, il apparut évident que la quantité de travail requis et la nécessité d'obtenir des traductions de bonne qualité rendaient nécessaire la formation de traducteurs professionnels. Pendant les deux premières décennies qui ont suivi l'indépendance, les gouvernements africains ont subventionné les étudiants les plus brillants de leur pays pour les envoyer dans les meilleures écoles de traduction en Europe et en Amérique du Nord.

Le Cameroun est un bon exemple de la manière dont la formation des traducteurs a évolué depuis l'indépendance. Ayant adopté l'anglais et le français comme langues officielles, le Cameroun est le seul pays africain avec deux langues européennes comme langues officielles. On le cite donc souvent comme le centre de la traduction entre langues européennes en Afrique, souvent comparé au Canada où le français et l'anglais sont aussi langues officielles. Cependant, pendant des années, les traducteurs camerounais ont été formés à l'étranger, en Europe et en Amérique du Nord. Ce n'est que récemment, dans les années 1980, que l'ASTI (École supérieure de traducteurs et interprètes) a été fondée à l'Université de Buea au Cameroun. Le gouvernement a donc cessé de dépendre des écoles à l'étranger pour former ses traducteurs et peut maintenant compter sur l'école de Buea pour former des professionnels conscients des problèmes et des besoins propres au contexte.

Au Nigéria, où la traduction se fait surtout entre l'anglais et les langues vernaculaires locales, quelques universités offrent maintenant des programmes de traduction. L'Université de Benin fut la première à lancer un programme de maîtrise avec option en traductologie. L'Université de Lagos offre aussi un programme de deuxième cycle en traduction où les étudiants peuvent choisir l'une de deux options, la traduction littéraire ou la traduction technique. D'autres universités nigérianes continuent d'offrir des diplômes en traduction, surtout entre les langues nigérianes et l'anglais.

La formation des traducteurs est donc un phénomène assez récent dans la plupart des pays d'Afrique. C'est ce qui explique la pénurie de traducteurs bien formés et compétents. Simpson (1985 : 107) cite une étude commandée par le CNUCED pour évaluer la « nécessité de créer un réseau de soutien à la formation de traducteurs, d'interprètes et services linguistiques, et la faisabilité d'établir un tel service s'il s'avérait nécessaire ». Cette étude recommande entre autres la création d'une école régionale de traduction et d'interprétation.

Les changements politiques récents en Afrique du Sud ont donné lieu à la nécessité de revoir de fond en comble les programmes de formation des traducteurs dans le pays. La constitution mise de l'avant par l'ANC pour l'Afrique du Sud post-apartheid reconnaît 11 langues officielles dont la plupart sont des langues africaines. Dans le passé, les écoles de traduction ne se souciaient que de l'anglais et de l'afrikaans. Les programmes actuels doivent tenir compte des langues africaines. On a recommandé que les programmes de traduction soient le lieu de promotion du multilinguisme et qu'on tente d'y éliminer les préjugés linguistiques et les inégalités sociales qui ont tant marqué l'Afrique du Sud. Pour ce faire, les traducteurs doivent être formés non seulement au niveau du 2^e cycle, mais à tous les niveaux. On croit qu'en ajoutant un aspect de prise de conscience linguistique au cursus des programmes de traduction, on réussira à vaincre les préjugés linguistiques et à amener à instaurer le respect des droits linguistiques de tous les citoyens dans une société démocratique de l'après-apartheid. On croit aussi que le fait d'inscrire ces droits dans la constitution donnera lieu à une expansion et à une professionnalisation des services linguistiques dans le pays. L'interprétation communautaire est aussi encouragée, surtout sur le plan des soins de santé et des services sociaux, afin d'éviter l'aliénation des locuteurs qui ne parlent ni anglais ni afrikaans. La recherche terminologique jouera aussi un rôle de plus en plus important, surtout dans les programmes destinés aux traducteurs travaillant dans les langues africaines (Kruger 1994).

Le statut des traducteurs

Le statut du traducteur/interprète a été complètement transformé depuis l'ère des griots. Alors que les griots de l'époque pré-coloniale étaient à la fois respectés et craints, le traducteur d'aujourd'hui est perçu plutôt comme un fonctionnaire désabusé qui travaille sans reconnaissance pour son labeur. Seuls les interprètes de conférence semblent jouir d'une certaine satisfaction de leur travail, sillonnant le continent pour assister à des conférences internationales. Peu importe le pays où ils travaillent, les traducteurs semblent, au contraire, se plaindre du statut peu élevé que l'on accorde à leur profession. Ihenacho (1985) cite par exemple le cas du Nigéria où les postes de traducteurs et d'interprètes au ministère des Affaires extérieures ont été abolis. On préfère les nommer « Agents d'affaires extérieures » parce que ce titre est plus prestigieux que celui de « simple » traducteur ou interprète.

En Afrique du Sud, les traducteurs professionnels, souvent appelés « travailleurs linguistiques » (« *language workers* »), sont assez bien vus. Cependant, ils se retrouvent souvent dans des rôles de relations publiques ou de communication générale, surtout dans le secteur privé. Au Cameroun, les traducteurs et interprètes sont surtout embauchés par la Présidence et l'Assemblée nationale de la République. Ils jouissent d'un certain prestige lié au fait de travailler si près des arènes du pouvoir et

d'occuper des postes considérés comme parmi les meilleurs de la fonction publique. Ils se plaignent cependant de ne pas être aussi reconnus que certains fonctionnaires n'ayant aucune compétence professionnelle (voir Nama 1990).

Il n'est donc pas surprenant de constater que plusieurs traducteurs africains préfèrent travailler pour les organisations internationales telles l'OUA ou l'ONU où ils sont souvent mieux payés et atteignent souvent des postes administratifs de haut niveau. Plusieurs traducteurs africains travaillent ainsi dans les agences d'organisations internationales telles UNICEF, l'UNESCO, le FMI, la FAO et la Banque mondiale. Les procès de crimes contre l'humanité concernant le génocide du Rwanda qui ont eu lieu à Arusha en Tanzanie ont fait appel aux services de plusieurs traducteurs-interprètes de partout en Afrique.

Il y a aussi des traducteurs pigistes travaillant dans certains pays africains. Ces traducteurs répondent souvent aux besoins des agences africaines de multinationales ou à des entreprises locales du secteur privé. Les gouvernements font rarement appel aux services des agences de traduction parce qu'ils comptent déjà des traducteurs parmi les rangs de leurs fonctionnaires. La traduction à la pige est assez lucrative mais non réglementée et elle a tendance à attirer un grand nombre de diplômés de tous horizons, sans aucune formation en traduction. En effet, avec la mondialisation du marché, l'Internet et la nouvelle technologie, l'industrie langagière s'est développée bien au-delà du travail habituel du traducteur et englobe toutes sortes d'activités liées aux services de communication. On y trouve actuellement des informaticiens, des localisateurs et des terminologues et spécialistes en intelligence artificielle. Il est devenu chose commune de voir des traducteurs en Afrique travailler par Internet sur des contrats octroyés par des compagnies ou des agences en dehors de l'Afrique.

Associations professionnelles

Le manque de reconnaissance de la profession de traducteur en Afrique est sans doute en partie liée à l'absence d'associations professionnelles. Au Cameroun où la profession est la mieux développée grâce au statut de bilinguisme officiel (anglais/français) du pays, il n'existe toujours pas d'association professionnelle pour les traducteurs. Les efforts dans ce sens ont toujours été tacitement découragés par le gouvernement, qui est aussi le principal employeur dans le domaine. Les gouvernements africains se méfient pour la plupart de tout groupe indépendant rassemblant des intellectuels ; les traducteurs ne font pas exception. On compte en effet très peu d'associations professionnelles de traducteurs en Afrique, bien que les quelques associations qui ont vu le jour ont tendance à s'associer étroitement avec des organismes internationaux de traduction et d'interprétation tels que la FIT ou l'AIIC.

En octobre 1982, la FIT, en collaboration avec l'UNESCO, organisait une réunion consultative avec des professionnels en Afrique, à Lomé au Togo, dans le but d'étudier les problèmes de cette profession propres à l'Afrique. La réunion eut lieu six ans après la rencontre des ministres africains de l'Éducation qui se tint à Nairobi en 1976, où certaines recommandations avaient été faites concernant l'organisation de la profession, de la formation des traducteurs et interprètes et des questions de terminologie en Afrique (une liste complète des recommandations se trouve dans Simpson 1985 : 109-110). Ces réunions eurent un effet bénéfique sur la profession en lui donnant un statut officiel reconnu par les gouvernements africains. On recommanda, entre

autres, « la création d'associations de traducteurs professionnels qui devraient s'associer en structures régionales pour intensifier leur action » et « la reconnaissance par les gouvernements du statut légal des traducteurs et leur protection prescrite [...] dans les recommandations de Nairobi ».

Depuis la réunion de 1982, le sort de la traduction en Afrique s'est nettement amélioré, bien que le nombre d'associations professionnelles ne reflète pas de manière adéquate le volume de travail qui se fait en Afrique (Simpson 1985 : 106). Ihenacho (1987 : 50) souligne l'incapacité des associations nationales de traducteurs en Afrique subsaharienne à mobiliser les individus et les institutions afin de promouvoir la profession. Il regrette aussi le manque d'intérêt apparent des institutions gouvernementales, dont la CEDEAO (Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest), qui pourtant est parmi les plus grands consommateurs de traduction en Afrique.

L'Association nigérienne de traducteurs et interprètes (NATI) a été particulièrement active tant sur le plan national qu'international et a encouragé de nombreuses initiatives locales, a cherché une protection légale et la reconnaissance pour ses membres, en plus d'organiser des conférences annuelles pour promouvoir la traductologie et la recherche sur le continent africain.

L'association tanzanienne de traducteurs (Chama Cha Wafasari wa Tanzania – CHAWATA) a été fondée en 1982 et est membre de la FIT. Ce groupe est devenu la centrale de traduction en swahili pour tout le continent et contribue de manière significative au projet terminologique le plus ambitieux en Afrique. Il s'agit d'un projet conjoint entre le Swahili Research Centre de l'Université de Dar es Salaam et le National Swahili Council (Baraza la Kiswahili la Taifa – BAKITA) en Tanzanie. Bien qu'il se penche aussi sur des questions de grammaire, le but premier du projet est de faire du swahili une langue de l'industrie et de la technologie. Un comité du National Swahili Council est chargé d'uniformiser et de normaliser la terminologie et la grammaire, et ses recommandations sont publiées dans la principale publication de l'organisation, Tafsiri Sanifu (Bgoya 1987 : 224-31).

L'histoire de la traduction en Afrique est assez longue et complexe, traversant des époques-clés de l'histoire de l'humanité qui ont marqué l'évolution de ce continent. Il est bien évident que l'on ne peut rendre compte de la très grande richesse d'une histoire étalée sur des siècles dans un article de cette longueur. Néanmoins, il s'agit d'une histoire marquée par des influences internes et externes, une histoire riche et complexe sur tous les plans qui mérite aussi bien l'attention des traductologues que celle des historiens.

NOTES

1. La version anglaise, *Translators through History*, est publiée chez John Benjamins Publishers.
2. Voir entre autres les articles sur le Cameroun, le Nigéria, l'Afrique de l'Est, l'Afrique du Sud, l'Afrique lusophone et l'Afrique francophone publiés dans *Meta*, *Babel* ou *TTR*.
3. Voir les travaux de Cheikh Anta Diop, *Antériorité des civilisations nègres : mythe ou vérité historique ?*, Paris, Présence Africaine, 1967.

RÉFÉRENCES

- ARMSTRONG, R. (1967) : *A Study of West African Languages*, Ibadan, Ibadan University Press.
- BASCOM, W. R. (1964) : "Folklore Research in Africa", *Journal of American Folklore* 77-303, p. 12-31.
- (1965) : "The forms of Folklore : Prose Narratives", *Journal of American Folklore* 78-307, p. 69.

- BGOYA, W. (1987): "Books and their Reading in Tanzania. UNESCO Studies on Books and Readings", *Babel* 33-4, p. 224-231.
- DANQUAH, J. B. (1928): *Gold Coast: Akan Laws and Customs*, London, Oxford University Press.
- DELISLE, J. et J. WOODSWORTH (éds.) (1995): *Les traducteurs dans l'histoire*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa/Éditions UNESCO.
- DIOP, C. A. (1955): *Nations nègres et culture*, Paris, Présence Africaine.
- (1974): *The African Origin of Civilization: Myth or Reality?*, New York, L. Hill.
- FINNEGAN, R. (1970): *Oral Literature in Africa*, Oxford, Clarendon Press.
- GÉRARD, A. (1986): *European-Language Writing in Sub-Saharan Africa*, vol. I and II, Budapest, Akadémiai Kiado.
- GREENBERG, J. (1955): *Studies in African Linguistic Classification*, Bloomington, Indiana University Press.
- HAMILTON, R. (1975): *Voices from an Empire: A History of Afro-Portuguese Literature*, Minneapolis, University of Minnesota Press.
- IHENACHO, A. (1985): "Translators and Aspects of Non-Literary Translation," dans H. BÜHLER (ed.), *Translators and their Position in Society*, Proceedings of the Xth World Congress of FIT, Vienna, Wilhelm Braumüller.
- (1988): "How can Translation Play its Role Effectively in West Africa?", dans P. NEKEMAN (ed.) *Translation, Our Future*, XIth World Congress of FIT, Maastricht, Euroterm.
- KRUGER, A. (ed.) (1994): *New Perspectives on Teaching Translators and Interpreters in South Africa*, Department of Linguistics, University of South Africa.
- MHINA, G. A. (1970): "The Place of Kiswahili in the Field of Translation", *Babel* 16-4, p. 188-196.
- MVENG, E. (1980): *L'art et l'artisanat africains*, Yaoundé, Éditions Clé.
- NAMA, C. A. (1990): "A History of Translation and Interpretation in Cameroon from Precolonial Times to Present", *Meta* 35-2, p. 256-369.
- (1993): "Historical, Theoretical and Terminological Perspectives of Translation in Africa", *Meta* 33-3, p. 414-425.
- OKPEWHO, I. (1992): *African Oral Literature: Backgrounds, Character and Continuity*, Bloomington, Indiana University Press.
- SENGHOR, L.S. (1956): « L'esprit de la civilisation ou les lois de la culture négro-africaine », Présence africaine, juin-novembre.
- SIMPSON, E. (1985): "Translation Problems of African Countries", dans H. BÜHLER (ed.) Tenth World Congress of FIT: Translators and Their Position in Society, Vienna, Braumüller.
- VANSINA, J. (1985): *Oral Tradition as History*, Madison, University of Wisconsin Press.